

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[138. Val-Richer, Dimanche 23 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

138. Val-Richer, Dimanche 23 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : **Guizot, François (1787-1874)**

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

4 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Bonaparte, Charles-Louis-Napoléon \(1808-1873\)](#), [Discours du for intérieur](#), [France \(1830-1848, Monarchie de Juillet\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Suisse\)](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#), [Rossi, Pellegrino \(1787-1848\)](#), [Santé \(Dorothée\)](#)

Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

Présentation

Date 1838-09-23

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit J'ai mal dormi.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 1, n°174/205-206

Information générales

Langue Français

Cote

- 410, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/87-92

Nature du documentLettre autographe
Supportcopie numérisée de microfilm
Etat général du documentBon
Localisation du documentArchives Nationales (Paris)
Transcription
N°138 Dimanche 23, 6 heures

J'ai mal dormi. Je me lève ennuyé de ne pas dormir. Je ne veux pas que vous soyez malade. J'ai peur que la pauvre Duchesse de Broglie ne le soit beaucoup, beaucoup. Les spasmes se sont emparés d'elle. C'est son mal habituel même en santé. Elle a toujours passé la nuit à rêver, à s'agiter, assiégée par le cauchemar, et plus fatiguée, en se réveillant qu'en se couchant. Il paraît qu'elle est dans un état nerveux déplorable. Le mal violent est venu à la suite d'une imprudence qu'elle a faite, il y a quinze jours se croyant débarrassée d'une petite fièvre de rhume. Elle avait faim ; elle a mangé du poulet. Cela a déterminé des accidents intestinaux qui ont bouleversé toute sa personne. On dit que, dans les meilleures chances la maladie durera au moins 40 jours. J'ai horreur de ces longues maladies, qui ne sont pas domptées dans la première semaine. Ni la force de celui qui souffre, ni la science de celui qui veut guérir, ne suffisent à une si longue carrière. Je les ai tant vues s'épuiser l'une et l'autre !

Quel abyme entre ce que nous souhaitons, et ce que nous pouvons entre l'énergie de nos sentiments et la misère de nos moyens. Je l'ai vu cet abyme ; j'y suis tombé. Je n'y puis croire. Il me semble impossible, absolument impossible que des affections si profondes, des vœux si ardents, toute l'âme attachée à une seule pensée à un seul effort, n'aient qu'une si pauvre puissance. Toute ma nature se refuse à cette cruelle conviction. Et quand je la sens venir, quand je me vois au terme du savoir et du pouvoir humain, je fais comme les plus simples, je me réfugie dans la prière, cette tentative d'attirer, par un désir immense et vrai, la force de Dieu au secours de notre faiblesse. Je ne sais ce que peut la prière ; je ne prétends pas entendre la réponse de Dieu à ce cri de l'homme. Mais que Dieu n'écoute pas, que le cri de l'homme se perde dans l'air comme le bruit du vent, que notre âme ne puisse, en faveur de ceux qu'elle aime infiniment, rien de plus que ce qui se voit ici bas, je ne le crois point, je ne le croirai jamais. Et je prierai toujours, dût ma prière échouer toujours. Je puis me soumettre aux plus terribles volontés de Dieu, non à la certitude de mon impuissance après de lui, et j'aime bien marcher dans les plus épaisses ténèbres que rester immobile avec désespoir, sûr qu'il n'y a aucun moyen d'arriver.

9 heures

Je vous ai quittée. J'étais trop triste. Avec vous, je me défends de ma tristesse. Je crains pour vous la contagion. Pardonnez moi quand je me laisse aller. Je vous aime beaucoup, & je le sens au moins autant quand je suis triste que dans mes meilleurs moments. Votre grand Duc va-t-il décidément mieux ? N'a-t-on plus de crainte ? Savez-vous qu'il est fort connu que c'est la brutale imprévoyance de son père qui a failli le tuer ? Les hôtes que j'ai ici me le disaient hier ; et ils ne le tenaient pas du tout de moi. Ils me quittent aujourd'hui, M. Duvergier de Hauranne ce matin. M. Rossi ce soir. Mes nouvelles sont que le Ministère est de nouveau sérieusement inquiet de la Suisse. Louis Buonaparte ne s'en ira pas. Le parti radical suisse et Français, avec lequel, il est en intelligence, lui défend de s'en aller. Et puis, il est sot au-delà de tout ce qui se peut imaginer. Il y a quelques année, à Florence, il envoya chercher en toute hâte un homme d'esprit que je connais voulant de lui un

conseil. Il lui montra une lettre de Corse où on lui promettait 1500 hommes, s'il voulait aller les chercher, et débarquer avec eux en France. Son conseiller l'en détourna, l'assurant qu'il ne réussirait pas. " Mais pourquoi donc ? Mon oncle l'a bien fait avec la moitié. " L'avis de M. Hess de Zurich, qui veut qu'on demande à Louis B. de s'expliquer catégoriquement et de déclarer s'il est français ou suisse, pourrait bien offrir une issue. Il sera peut-être difficile à L. B. de dire officiellement et décidément qu'il n'est plus français. Je sais qu'on attend quelque chose de là. Probablement on a tort. En telle situation, le plus grossier mensonge ne coûte rien et ne fait pas grand chose, car il ne trompe personne.

9 h. 1/2

Elle est morte. Je viens de recevoir un mot de son mari. Je pars pour Broglie dans deux heures. Adieu. Adieu. G.

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 138. Val-Richer, Dimanche 23 septembre 1838,
François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-23

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 31/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1538>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Dimanche 23 septembre 1838

Heure 6 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 25/07/2025

||

I'ai mal dormi. Je me réveille, envoûté
de mal par dormir. Je me réveille par que vous voyez malade.
J'ai peur que la pauvre bichette de Broglie ne le soit beaucoup,
beaucoup. Les Espagnols se sont emparés d'elle. C'est son mal
habituel, même en Suisse. Elle a toujours passé la nuit à
rêver, à vagiter, atteinte par le couchement et plus fatiguée
en se réveillant qu'en se couchant. Il paraît qu'elle est dans
un état nouveau déplorable. Le mal visiblement est venu à la
suite d'une imprudence qu'elle a faite, il y a quinze jours, de
croire au débarras d'une petite fièvre de rhume. Elle avait
faim ; elle a mangé du poulet. Cela a déclenché des
accès intestinaux qui ont bouleversé toute la personne.
On dit que, dans les meilleures chambres, la maladie dure
au moins 40 jours. J'ai horreur de ce longue maladie
qui ne vous pas dompté dans la première semaine, ni
la force de celui qui souffre, ni la science de celui qui
veut guérir ne suffisent à une si longue lassitude. Je l'en
ai tant vue. Repuis le lundi et l'autre ! Quel abyme
entre ce que nous souhaitons, et ce que nous pouvons,
entre l'énergie de nos sentiments et la misère de nos moyens !
Je l'ai vu cet abyme ; j'y suis tombé. Je n'y puis croire.

Il me semble impossible, absolument impossible que des
affections si profondes, de vœux si ardents, toute l'âme attachée
à une seule pensée, à un seul effort, n'aient qu'une si pauvre
puissance. Toute une nature se répand à cette cruelle tristesse.
Et quand je la leur veux, quand je me sens au terme de
l'âme et du pouvoir humain, je suis comme le plus simple,
je me réfugie dans la prière, cette tentation d'abîme, par
un deus immuable et vrai, la force de Dieu ou l'âme de
notre faiblesse. Je me sais le que peut la prière ; je ne
pense pas par entière la réponse de Dieu à ce cri de l'homme.
Mais que Dieu n'entende pas, que le cri de l'homme se perde
dans l'air comme le bruit des vents, que notre âme ne
puisse, en faveur de ceux qu'elle aime infiniment, vaincre le
plus que ce qui se voit ici bas, je ne le crois point, je
ne le croirai jamais. Et je prie toujours, fait ma prière
échoue toujours. Je puis me soumettre aux plus terribles
volontés de Dieu, non à la certitude de mon impuissance
auprès de lui, et j'aime bien ^{deins} marcher dans le plus épaisse
ténèbre que senti immobile avec despoir. Cela que n'y a
aucun moyen d'arriver.

9 h.

Je vous ai quitté. J'étais trop triste. Avec vous, je me débrouille
de ma tristesse. Je crains pour vous la contagion. Parlez-moi
de moi quand je me laisse aller. Je vous aime beaucoup, mais
je le sens au moins autant quand je suis triste que dans
mes meilleurs moments.

Very grand. Que va-t-il décidément faire ? Il a bien plus de
tache, crainte ? C'est-à-dire, que quel est son comte que fait la brutalité
auree, impénétrabilité de son père qui a failli le tuer ? les hôtels
meilleur, que j'ai vu me le disaient hier, et ils ne le connaissent pas
de tout de moi.

Il me quitte aujourd'hui, M. Duvogin et Bausanne ce
matin, M. Hess ce soir.

Une nouvelle. Voilà que le Ministre est de nouveau Séjourné.
Toutefois, inquiet de la Suisse, Louis Bonaparte ne l'en
perdra pas. Le parti radical, Suisse et Français, avec lequel il
est en intelligence, lui défaudra de l'en échapper. Si pour, il est
au delà de tout ce qui l'on peut imaginer. Il y a quelques
semaines, à Florence, il envoya chercher en toute hâte un
homme d'espérance que je connais, envoiant de lui un Bausil.
Il lui montra une lettre de l'Asse où on lui promettait 1500
hommes. Il voulait aller les chercher et débarquer avec eux
en France. Son conseiller l'en détourna, l'assurant qu'il ne
réussirait pas. « Mais pourquoi donc ? mon oncle l'a bien
fait avec la mortie ! »

Le avis de M. Hess, de Zurich, qui vient qu'en demande à Louis
B. de s'expliquer catégoriquement et de déclarer s'il est Français
ou Suisse, pourrait bien offrir une issue. Il sera peut-être
difficile à L. B. de dire officiellement et délicatement qu'il n'est
plus Français. Je sais qu'en allant quelque chose de la, Proba-
blement on a fait. En telle situation, le plus grossier mensonge
ne coûte rien et ne fait pas grand' chose, car il n'arrange personne.

A. V.

Il est mort. Je viens de recevoir un mot de son oncle.
Je passe pour Broglie dans deux heures. Adieu. Adieu.

de " "
J'ai pu
beau
habit
rêver
en Se
un ét
Sint
Congar
fais
accide
En d
au
qui
la p
vraie
ai l
entre
entre
de l